

1943

Naissance
à Lausanne.

1984-2008

Enseigne
le Nouveau
Testament
à l'université
de Lausanne.

2016

Publie *Jésus
et Matthieu :
À la recherche
du Jésus
de l'histoire*,
éd. Labor et Fides.

2018

Publie *L'Historien
de Dieu : Luc
et les Actes
des apôtres*,
éd. Labor et Fides.



Daniel Marguerat

Il n'est peut-être pas né en l'an 1, mais les documents l'attestent : Jésus a bien existé. L'historien et théologien suisse retrace la vie de ce guérisseur, premier à parler d'un Dieu de compassion.

Propos recueillis par
Olivier Pascal-Moussellard

« Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Cette question, il appartient aux chrétiens d'y répondre, notamment durant la période de Pâques. Mais pour les historiens, qui fut-il, ce Jésus de Nazareth qui a changé le cours du monde en quelques années de prêche à travers les villages de Galilée ? Depuis une trentaine d'années, les recherches s'affinent, en particulier sur le contexte dans lequel, il y a un peu plus de deux mille ans, un *rabbi* comme il y en eut beaucoup dans la Palestine de l'époque – mais un *rabbi* par qui le scandale arrive – s'est mis à interroger les habitudes de ceux qui l'écoutaient à travers des paraboles, à rassembler autour de lui les exclus de la société et à annoncer que le règne de Dieu avait déjà commencé. Dans un livre passionnant, *Vie et destin de Jésus de Nazareth*, l'historien et théologien protestant Daniel Marguerat se glisse dans la foule, écoute les témoignages, et recompose peu à peu le portrait de celui qui se disait simplement « Fils de l'homme ».

Et si, comme l'affirment certains, Jésus n'avait jamais existé ?

En 2017, dans son livre *Décadence*, Michel Onfray reprenait à son compte la « théorie mythiste » selon laquelle l'existence de Jésus est une « fiction pieuse » – inspirée notamment de mythologie perse et mésopotamienne – et le christianisme, une imposture. L'étude de toutes les sources disponibles pendant les quatre premiers siècles de notre ère prouve sans aucun doute possible que cette théorie est une supercherie intellectuelle : les documents à notre disposition sur Jésus sont plus nombreux, plus précoces et plus fiables que pour aucun autre personnage célèbre de l'Antiquité. Seul Alexandre le Grand rivalise avec lui, parce que certains de ses généraux ont rédigé des biographies dans les vingt ans qui ont suivi sa mort, en 323 av. J.-C.

La récolte est maigre, cependant, du côté des historiens romains...

Tacite parle bien des chrétiens à propos de l'incendie de Rome dans ses *Annales* (115-118 apr. J.-C.), et Pline le Jeune écrit à l'empereur Trajan en 111-113 pour lui parler de ces chrétiens qui « ont l'habitude de se réunir à jour fixe avant le lever du soleil et d'adresser un cantique à Christ comme à un dieu ». A cela s'ajoute bien sûr le témoignage de Flavius Josèphe, historien de la fin du 1^{er} siècle, qui mentionne précisément Jésus dans son œuvre monumentale.

Mais vous avez raison, Jésus n'a pas été un sujet fécond pour les historiens gréco-romains. Simplement, l'explication la plus évidente n'est pas son inexistence mais leur désintérêt pour la vie et l'exécution d'un obscur *rabbi* dans une obscure province de l'Empire. Enfin, l'essentiel des documents est bien sûr d'origine religieuse. Derrière les Évangiles de Mathieu, Marc, Luc et Jean, écrits entre 65 et 95, les chercheurs ont reconstitué une source commune, environ deux cents versets qui remontent aux années 40, donc une dizaine d'années après la mort de Jésus.

L'essentiel des sources repose donc sur des témoignages de croyants...

Des témoignages subjectifs, donc orientés, c'est vrai. Mais il n'existe dans l'Antiquité aucun récit « biographique » qui ne le soit pas. Ce que nous devons faire pour Jésus ne diffère en rien de ce qu'il faut faire pour tous les témoignages anciens, comme le montre bien Paul Veyne, historien spécialiste de la Rome antique : trouver dans ces textes ce qui a valeur historique et ce qui relève de l'hagiographie. Les Évangélistes ne sont ni plus ni moins objectifs que n'importe quel témoin de l'Antiquité. Je dirais même que si l'on met en cause l'historicité de Jésus, alors il faut mettre au pilon tous les ouvrages sur tous les grands personnages de l'Antiquité.

Où et quand est né Jésus ?

C'est la grande énigme. On s'intéressait peu à son époque à la naissance et à l'enfance des hommes célèbres. Et c'est une question que les premiers chrétiens ne se sont pas posée tout de suite. Pour ce qui concerne la date, on a deux indications : les Évangiles de Mathieu et de Luc, qui placent la naissance de Jésus sous le règne d'Hérode le Grand... qui est mort en 4 av. J.-C. Et celui de Luc, qui évoque un recensement donné « sur toute la Terre » par l'empereur Auguste, le successeur de Jules César, à l'époque où Quirinius était gouverneur de Judée. Pas de chance : Quirinius n'est devenu gouverneur de Judée qu'en... 6 apr. J.-C. Ce qu'on peut dire, c'est que Jésus n'est pas né en l'an 1, et qu'en retenant le règne d'Hérode le Grand on peut envisager sa naissance entre – 7 et – 5. Sa crucifixion pouvant être fixée au 4 avril de l'an 30, cela nous donnerait un Jésus âgé de 36 ou 37 ans à sa mort.

Puisqu'on parle d'énigme... qui était son père ?

Il faut ici distinguer le discours de l'historien et celui du théologien. Pour ce dernier, l'origine de Jésus est surnaturelle, il est né de l'action du Saint-Esprit sur Marie. Ce qui signifie : cet homme nous vient de Dieu. L'historien, lui, constate que Jésus est né « hors mariage ». Là-dessus, les Évangiles sont extrêmement clairs ; les doutes sur sa naissance y sont perceptibles. Des rumeurs juives, très anciennes, expliquent cette naissance par le viol de Marie par un soldat romain, d'autres par une aventure amoureuse de celle-ci. Elles cherchent à contrer la foi chrétienne en la naissance virginale. Dans tous les cas, on ne lui connaît pas de père biologique. Or la législation juive de l'époque est d'une extrême sévérité pour les enfants qui ne peuvent pas prouver la légalité de leur naissance, les privant d'héritage. Ils sont appelés *mamzer*, c'est-à-dire « bâtards », et sont bannis de la congrégation religieuse. Jésus a dû faire face à ces soupçons de bâtardise. Cela fait comprendre son attitude envers tous les marginaux de la

« Si l'on met en cause l'historicité de Jésus, alors il faut mettre au pilon tous les ouvrages sur tous les grands personnages de l'Antiquité. »

» société juive, les femmes de mauvaise vie, les malades, les impurs ou les collaborateurs romains, auxquels il va annoncer la compassion divine inconditionnelle pour les exclus, comme il l'était, lui.

Dans quel espace politique et géographique se déroule sa vie ?

La Galilée est alors sous administration indirecte des Romains. C'est une tétrarchie confiée à Hérode Antipas, l'un des nombreux fils d'Hérode le Grand. Antipas a la confiance des Romains, parce qu'il prend soin de ne pas choquer inconsidérément la foi juive, évitant ainsi le désordre public, et suit la politique d'assimilation culturelle à la modernité romaine. Comme les agitateurs messianiques sont moins surveillés en Galilée qu'en Judée, Jésus n'est pas vraiment inquiété par les autorités, jusqu'à ce qu'il monte à Jérusalem... et que les choses se gâtent. Jésus est un nomade, pas un urbain. Les villages dans lesquels il se déplace sont distants de quelques kilomètres à peine, et il n'y a guère que deux agglomérations qui méritent à l'époque le nom de villes en Galilée : Siphoris et Tibériade. Or les Évangiles ne mentionnent aucune activité de Jésus dans ces deux lieux. C'est la foule qui vient à lui, dans un territoire au périmètre limité.

«Pour le théologien, l'origine de Jésus est surnaturelle. L'historien, lui, constate qu'il est né "hors mariage".»

La rencontre de sa vie, c'est Jean le Baptiste...

Prophète messianique, Jean déclare que le temps présent est marqué par le péché, par la soumission à l'impie romain qui souille la Terre sainte, et il annonce la venue imminente du règne de Dieu, un dieu de colère qui va désigner les pécheurs dans le peuple juif et parmi les païens. Il est donc urgent de se convertir et d'être baptisé. Comme d'autres figures messianiques, nombreuses à l'époque, il se retire dans le désert, à une heure de marche des villages de Galilée, lieu du ressourcement, lieu de Dieu. Surtout, Jean est l'inventeur du baptême : à une époque où le judaïsme prône les ablutions répétées pour être purifié, lui propose une ablution unique, qui vous assure le pardon des péchés.

Jésus se présente lui aussi au baptême de Jean.

C'est un fait avéré, attesté par de nombreuses sources indépendantes. Et lui aussi baptisera dans la communauté du Baptiste, dans le Jourdain ou l'un de ses affluents. Mais pour Jésus, son baptême est l'occasion d'une révélation mystique : la révélation de sa filiation divine. Il devient le porte-parole du Père, celui en qui Dieu le Père va se manifester avec autorité et de manière transparente. Du coup, les premières communautés chrétiennes ont été très embarrassées, car elles ont fleuri

parallèlement aux communautés baptistes, qui leur disaient : « *Votre Jésus est un disciple de notre maître à nous !* » Il y a cependant une grande différence entre eux. Comme le Baptiseur, Jésus annonce un Royaume imminent, et affirme qu'être un fils d'Abraham ne garantit aucunement la participation à ce Royaume. Mais pour Jésus, Dieu est un dieu de l'accueil inconditionnel, de la grâce et de la compassion, pas un dieu de colère. C'est une énorme rupture. La deuxième grande différence, c'est que Jésus a une activité de guérisseur charismatique. Et les actes de guérison qu'il multiplie témoignent, affirme-t-il, de la réalité du règne de Dieu déjà commencé.

Que faire en tant qu'historien, des « miracles » attribués à Jésus ?

Dans sa *Vie de Jésus*, écrite en 1863, Ernest Renan écrivait qu'ils sont le fruit d'une imagination fiévreuse. Il les supprime donc de son discours d'historien. Mais il se trompe ! S'il est une chose dont nous ne pouvons pas douter, grâce à un faisceau d'indications historiques, c'est de l'activité thérapeutique de Jésus. Sa pratique est attestée, et celle-ci a eu visiblement un grand succès, à lire les nombreuses mentions de l'affluence des foules auprès de lui. Bien sûr, l'historien ne « prouve » pas que ce sont des miracles, il prend simplement note de l'importance de cette activité. On rapporte bien d'autres guérisons effectuées par des *rabbis*, mais celles-ci se comptent sur les doigts de la main alors que les guérisons prêtées à Jésus se comptent par dizaines. Les pratiques diffèrent, d'ailleurs : Jésus utilise des touchers thérapeutiques (langue, salive, mains) et jamais de formule magique. Il ne parle jamais de son propre pouvoir et renvoie toujours à un Dieu qui guérit. Parler de miracle, pour lui, c'est interpréter théologiquement la guérison, ce qui est d'une originalité absolue : aucun *rabbi* guérisseur, avant lui, n'a jamais affirmé que la guérison qu'il accomplissait était le signe de la présence du royaume de Dieu sur terre. L'historien note donc l'originalité de l'activité guérissante de Jésus, qui n'est niée ni par les contemporains ni par l'historien Flavius Josèphe.

Il tranche aussi avec les attitudes d'une société juive obsédée par la pureté...

Là, il brise clairement un tabou. L'importance de la pureté dans le quotidien juif de l'époque a été largement démontrée par la découverte archéologique des *mikvaot*, ces bassins d'ablutions rituelles, qui existaient dans de nombreuses synagogues ou demeures privées. Que dit Jésus ? Que ce n'est pas ce qui vient de l'extérieur qui peut souiller l'homme mais ce qui vient de lui. Ce n'est pas l'impureté d'autrui qui est contagieuse, c'est le geste de compassion, d'amour du prochain, qui doit devenir contagieux. Il s'agit d'un retournement total de la notion de pureté, qui se concrétisera dans la proximité de Jésus avec les malades et toutes les catégories sociales marginalisées.

»

À LIRE

Vie et destin de Jésus de Nazareth, de Daniel Marguerat, éd. du Seuil, 416 p., 23 €.

» Comment

Jésus parle-t-il de lui-même ?

Le moins que l'on puisse dire est qu'il agit avec discrétion ! Il ne se déclare ni fils de Dieu ni messie. Pourtant, très tôt après sa mort, les premiers chrétiens disent de lui qu'il était « Fils de Dieu » et « Messie ». Pour certains historiens, cette appellation messianique et cette filiation divine ont été ajoutées après Pâques au destin de Jésus, à des fins religieuses. Mais ce n'est pas ainsi que je vois les choses. D'un côté, quand Jésus reçoit une ovation véritablement messianique à son entrée dans Jérusalem – c'est le fameux épisode des Rameaux –, il ne la refuse pas. De l'autre, quand Pierre lui dit : « Tu es le Messie », il lui ordonne de se taire. Pourquoi ? Parce qu'à l'époque, cette étiquette messianique a une dimension nationaliste – ce Messie ne vient que pour le salut d'Israël – et violente : il va imposer le royaume de Dieu par les armes, terrassant les impies et punissant les pécheurs. Jésus ne peut pas et ne veut pas emprunter un titre aussi surchargé d'attentes qui ne sont pas les siennes.

Mais alors pourquoi les disciples disent-ils « le Messie » juste après Pâques ?

Parce qu'il répondait bien à l'attente... même si c'est un Messie souffrant et non violent ! Les premiers chrétiens reprennent l'étiquette tout en la purgeant de la dimension nationaliste et violente. Quant à l'appellation de « Fils de Dieu », il faut être prudent. Ce que disent ses disciples, c'est que cet homme-là a été habité par Dieu, traversé par Dieu, comme nul autre. C'est le porte-parole du divin qui nous a fait comprendre comme nul autre avant lui qui est Dieu. Les spéculations chrétiennes des III^e et IV^e siècles sur la part humaine et la part divine de Jésus sont absentes du Nouveau Testament : le Fils de Dieu est celui qui représente Dieu comme personne.

Qui a tué Jésus et pourquoi a-t-il été tué ?

On pourrait dire que le premier acteur de la mort de Jésus, c'est Jésus lui-même. Il a tenu son message jusqu'au bout, celui de la proclamation d'un Dieu passionnel et non violent. Mais sur le terrain historique, ce sont les saducéens, à l'époque garants de l'ordre public dans le domaine religieux. Les grands prêtres de Jérusalem, qui veulent garantir une cohabitation paisible avec la puissance romaine, sont à la source de la dénonciation et de la mise en procès de Jésus mais n'ont pas le pouvoir de le condamner à mort. Jésus franchit la ligne rouge quand, à l'intérieur du Temple, il renverse les tables des changeurs de monnaie et fait fuir les vendeurs d'animaux sélectionnés pour le sacrifice. L'explication de son attitude est une énigme historique, j'y vois pour ma part un geste ultime contre l'obsession de la pureté. Les saducéens estiment qu'il est allé trop loin et, constatant qu'il a des disciples et qu'il a été ovationné par la foule, décrètent que cet homme est dangereux. Un procès religieux a donc lieu. Être déclaré Messie n'est pas un délit, d'autres rabbis l'ont été dans l'Histoire ; mais si on le dénonce au préfet Pilate comme un agitateur politique venu semer le désordre à Jérusalem, l'autorité d'occupation n'hésite pas...

« Quant à l'appellation de "Fils de Dieu", il faut être prudent. Ce que disent ses disciples, c'est que cet homme-là a été habité par Dieu, traversé par Dieu, comme nul autre. »

Pourquoi la foule s'est-elle retournée ?

Jésus est allé trop loin. Le Temple de Jérusalem est honoré comme la résidence divine, on ne commet pas de geste violent à son égard. Les mêmes qui l'ont ovationné vont jusqu'à hurler : « Crucifie-le ! » à un Pilate d'abord hésitant, et qui finit par céder à la pression de la foule.

Le travail de l'historien s'arrête-t-il là, ou a-t-il encore quelque chose à dire sur la résurrection ?

Que se passe-t-il historiquement au lendemain de la mort de Jésus ? Des femmes, puis des disciples terrorisés, retrouvent assez de courage pour se regrouper à Jérusalem et fonder une petite communauté. Qu'est-ce qui les a retournés ? La plupart des historiens disent qu'on aborde là un terrain où le sol se dérobo, celui de l'affabulation religieuse. Tout en restant prudent, je suis pour ma part sensible au fait qu'au centre de tous les récits de Pâques se trouve le verbe « voir » : les femmes ont vu, les disciples ont vu, etc. Sans pouvoir me prononcer sur leur nature exacte, je constate que des « expériences visionnaires » ont retourné la peur des disciples en force et fait de fuyards angoissés des témoins bravant les autorités pour affirmer que le Jésus qu'ils ont connu était le Messie envoyé par Dieu à Israël. Libre à chacun, évidemment, de ratifier le sens théologique de ces expériences ou de le nier. Mais qu'il y ait eu vision est historiquement indéniable.

Quelles conséquences la crise que traverse aujourd'hui l'Eglise peut-elle avoir sur l'image de Jésus ?

Heureusement, il n'y a pas de lecture ni de doctrine absolument unique de la parole de Jésus. Personne ne peut dire : « Jésus, c'est... », car l'Eglise, sagement, a conservé les quatre Evangiles et privilégié une approche plurielle sur ce qu'il a laissé. N'empêche : la chrétienté du XXI^e siècle est fatiguée. Face à cette crise de crédibilité phénoménale des institutions religieuses, ou bien on estime que le christianisme est épuisé et devrait être remplacé, ou bien on revient à la source. L'institution devrait reconnaître ses fautes et ses maladroites, mais, pour moi, il s'agit de ne pas confondre crise de l'institution et crise de la chrétienté. Le trésor de l'Eglise est la lecture des Evangiles, et ce Jésus qu'on y trouve est l'objet d'une attention particulière chez les croyants et les non-croyants. Jésus est une figure inspirante – j'allais dire : un Jésus pour tout le monde. Je pense que cette crise doit pousser l'Eglise à repenser ses valeurs, à retrouver le discours non moralisant de Jésus, pour lui rendre sa force, sa radicalité et son énergie ●